

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 " " 14 " six mois.
 " " 7 50 " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

ROUBAIX

4 avril 1863.

Les dépêches reçues de Berlin signalent de nouveaux combats et contrairement aux avis reçus hier, il paraît que le comité polonais est décidé à poursuivre la lutte et que l'insurrection prend de l'extension dans toutes les provinces. Une dépêche en date du 1^{er} avril annonce que les communications par le chemin de fer avec Kowno ont été complètement interrompues. Dans le voisinage de Maurucze, les fils du télégraphe ont été détruits et les rails enlevés sur une longueur d'un demi-quart de lieue. Un détachement de troupes vient d'être expédié par train express à Maurucze. Les trains de Berlin ne sont plus autorisés à passer la frontière.

La *Patrie* assure positivement qu'à la suite de l'arrestation de Langiewicz, le comité s'est reorganisé et que l'élément modéré y a été renforcé. Ce comité ainsi reorganisé s'est prononcé formellement pour la continuation de l'insurrection.

Tous les combats qualifiés dernièrement dans les bulletins russes de victoires, dit un télégramme de Cracovie, ont fini par la retraite de l'armée impériale. S'il fallait admettre les chiffres donnés par ces mêmes bulletins, les Russes auraient déjà tué aux Polonais 60,000 hommes.

On assure que Langiewicz a été transféré à Vienne même, où il resterait interné, sur sa parole, jusqu'à nouvel ordre. Les volontaires polonais qui ont été saisis avec lui par les autorités autrichiennes, lors de sa retraite en Gallicie, ont été répartis dans trois dépôts formés expressément à cet effet par le gouvernement autrichien.

Le *Courrier des États-Unis* annonce, à la date du 21 mars, la prise de Mexico. C'est un télégramme daté de la forteresse de Monroë, le 18 mars, qui apporte cette nouvelle que rien n'est venu confirmer.

On annonce que le décret relatif à la

prorogation de la session législative jusqu'au milieu du mois de mai, paraîtra prochainement au *Moniteur*.

Des lettres récemment reçues d'Amérique, dit la correspondance anglaise du *Moniteur*, contiennent l'assurance que les progrès du fanatisme abolitionniste et belliqueux ont été entièrement arrêtés, et que si l'union peut s'établir entre les républicains modérés et les démocrates, un puissant parti sera promptement reconstitué. Malheureusement on se plaint que ce sentiment national n'ait point accès dans les hautes régions de Washington, et l'on n'espère pas encore une amélioration dans la situation.

Les journaux anglais constatent la situation de plus en plus critique de l'industrie en Angleterre.

Déjà on signale une dépréciation marquée de la propriété.

D'après le tableau du revenu, récemment publié, on remarque un déficit énorme sur les droits d'accises. Malgré les efforts qui ont été faits dans le but d'améliorer la position de la classe ouvrière, les tisserands et ouvriers de filature, réduits à une misère affreuse, se plaignent hautement depuis que les secours à domicile ont complètement fait défaut et les exhortations adressées aux malheureux, loin de les calmer, n'ont produit qu'une irritation violente. On redoute avec raison les réactions qui vont augmenter chaque jour.

J. REBOUX.

On annonce que la commission nommée par le Corps législatif pour l'examen du projet de loi sur les sociétés à responsabilité limitée se serait prononcée contre les dispositions restrictives du projet, dans l'intérêt de la liberté des transactions, et que la question aurait été renvoyée à l'examen du conseil d'Etat.

On assure que le Conseil d'Etat a reçu communication des projets de loi relatifs aux modifications que doivent recevoir les conventions de 1839, entre l'Etat et diverses grandes compagnies de chemins de fer. Ces modifications comprendraient une révision des tarifs dans un sens favorable aux intérêts du public et du commerce.

La Presse publie la lettre suivante :

Paris, le 31 mars 1862.

Monsieur,

J'ai l'honneur de m'adresser à votre journal, car j'y vois l'annonce d'un événement que je considère comme une véritable calamité pour la Pologne; c'est le projet qu'aurait le comité national de Varsovie de nommer M. Mieroslawski dictateur. Je puis dire, *PREUVE EN MAIN*, que ce serait une véritable calamité pour la Pologne, et voilà pourquoi je crois de mon devoir de le dire pour empêcher, s'il en est temps, un malheur semblable.

Veillez agréer, etc.,
General HENRI DEMBINSKI.

On écrit de Londres, le 1^{er} avril, au *Moniteur* :

Des lettres récemment reçues d'Amérique contiennent l'assurance que les progrès du fanatisme abolitionniste et belliqueux ont été entièrement arrêtés, et que si l'union peut s'établir entre les républicains modérés et les démocrates, un puissant parti sera bientôt reconstitué. Malheureusement on se plaint de ce que ce sentiment national n'ait point accès dans les hautes régions de Washington, et l'on n'espère pas encore une amélioration dans la situation.

Mexique.

Voici comment le *Moniteur* résume les nouvelles arrivées par le courrier du Mexique :

« A la date du 22 février, le général Forey était encore à Orizaba, mais il se disposait à en partir le lendemain 23 avec son quartier-général pour Quecholac, où il avait convoqué pour le 28 tous les généraux et les chefs de service dans le but de régler, de concert avec eux, les détails du mouvement sur Puebla, et de leur donner ses dernières instructions. Il devait laisser pour quelques jours encore le général Neigre à Orizaba chargé de surveiller le départ des derniers convois et de former l'arrière-garde. »

« Le général Bazaine, avec la 1^{re} division, occupait les positions de Nopalucan, Floresta, San Juan Batista, San Antonio Tamariz, San Marco et San José Orando. »

« La 2^e division, sous les ordres du général Douay, était à Quecholac, Acacingo, Los Reyes et Tecamachalco, correspondant avec la 1^{re} par la route directe de Nopalucan à Acacingo appelée Camino Nuevo. »

« Un grand dépôt d'approvisionnement est établi à Quecholac qui, jusqu'à la prise de Puebla, doit servir de point de ravitaillement; de nombreux convois ne cessent d'y apporter

chaque jour des denrées de toute nature.

« Les parcs et leur matériel sont concentrés à Quecholac où des voitures d'artillerie achèvent d'apporter le restant des munitions nécessaires aux premières opérations. »

« L'état sanitaire continue à se maintenir dans les conditions les plus satisfaisantes sur les hauts plateaux. Le plus grand nombre des malades est à Perote. On peut être renvoyés valides à leurs corps. »

« A Vera-Cruz, la santé des troupes n'est pas moins bonne; le nombre des malades va toujours en diminuant et le chiffre des décès est fort peu élevé. Le bataillon égyptien, destiné à fournir en grande partie la garnison de Vera-Cruz, venait d'arriver dans cette place, et déjà l'on s'occupait activement de pourvoir à son installation. »

« Un s engagement avec l'ennemi a eu lieu depuis le dernier courrier. Le 11 février, le général Bazaine, informé que des forces ennemies étaient réunies dans l'intention d'attaquer au retour un convoi dirigé sur Perote pour y prendre des vivres et rallier les hommes devenus valides, fit partir le général de Mirandol avec quatre escadrons, le 3^e zouaves et une section d'artillerie, pour Ojo de Agua où il devait, le cas échéant, protéger le convoi arrivant le 12 à Vitilla. Arrivé sur ce point, le convoi fut en effet attaqué par les troupes des généraux Aureliano et de Carbajal au nombre d'environ 600 cavaliers. Le colonel Garnier, du 5^e, qui était chargé de l'escorte, avait déjà pris ses dispositions pour repousser l'ennemi lorsque parut la colonne du général de Mirandol. L'ennemi se retira alors rapidement au pied des montagnes vers San Juan de Los Llanos où il se rangea en bataille. Le colonel du Barail, sur l'ordre du général, chargea avec deux escadrons du 2^e régiment de marche, et fut appuyé par le 5^e; arrivés près d'un ravin profond derrière lequel se trouvaient les troupes ennemies, les chasseurs d'Afrique découvrirent un passage qui permettait de franchir l'obstacle et de prendre à revers les Mexicains. A la vue de ce mouvement, ces derniers prirent la fuite, laissant entre nos mains quinze chevaux et une centaine d'armes. »

Pologne.

La France dit au sujet de la question polonaise :

« On assure que le cabinet britannique, dont la conduite dans les affaires de Pologne a été longtemps incertaine, vient de changer d'attitude sous la pression de l'opinion publique en Angleterre, et qu'il s'est mis d'accord avec la France sur cette grave question. »

« Les conditions de cet accord sont arrêtées, dit-on, mais aucune communication officielle n'a été faite encore à St.-Petersbourg. »

« On assure, d'un autre côté, que la Russie n'est pas hostile à l'idée d'un congrès, mais qu'elle desire que ce compé-

tence ne soit pas circonscrite aux affaires de Pologne et qu'il soit appelé à résoudre toutes les grandes questions européennes pendantes aujourd'hui.

L'Empereur Alexandre se montre animé personnellement des intentions les plus libérales et les plus humaines; il est soutenu par un parti qui voudrait donner à la Pologne une constitution autonome et y établir une vice-royauté viagère pour un prince de sa famille; mais cette idée est vivement combattue par le parti allemand, dont on connaît la politique unitaire absolue, et qui regarderait l'adoption d'une pareille mesure comme un démembrement de l'empire.

« Quoi qu'il en soit, tous les esprits sages à Saint-Petersbourg, comme à Paris, et à Londres, comprennent que la situation actuelle ne saurait se prolonger, et que la question polonaise doit recevoir une solution amiable basée sur des concessions réciproques. »

Nous ajouterons que le bruit a couru mercredi à Paris que des dépêches très importantes du duc de Montebello étaient arrivées aux affaires étrangères. On parle aussi d'une note sur la rédaction de laquelle les cabinets de Paris, de Londres et de Vienne seraient tombés d'accord, et qui ne tarderait pas à être adressée à St.-Petersbourg.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Cracovie, 2 avril.
On reçoit les détails suivants sur le combat de Wielun :

Les Russes, au nombre de 500 hommes d'infanterie et de 100 cosaques, attaquèrent, le 27, Cieszkowski, à Radoszewice, près de Wielun. Après un combat acharné, le commandant russe Pisanko demanda des renforts. Devant ces nouvelles forces, les Polonais se replièrent sur Kielezygłow, où, après s'être reformés, ils ont fini par repousser les Russes vers Rzousnia.

Cracovie, 3 avril.
Hier, dans l'après-midi, Langiewicz est parti d'ici, accompagné de quelques agents de l'autorité vêtus en bourgeois. Il se rend à Tischenowitz, en Moravie, qui lui a été assignée pour résidence. Il habitera dans cette ville un logement particulier et pourra librement circuler, après avoir donné sa parole d'honneur de ne

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 5 AVRIL 1863.

— N° 4. —

BERTHE.

IV

Immédiatement après la mort de la douairière de Valrive, la comtesse d'Oisebras, qui n'avait pas vu Berthe depuis son mariage, lui écrivit qu'elle se disposait à aller avec toute la famille passer l'hiver auprès d'elle, pour egayer sa solitude. Berthe répondit sur le champ que la visite de sa mère lui ferait grand plaisir, mais qu'elle la priait de ne pas amener ses deux plus jeunes frères, parce qu'Edmond n'était pas habitué à une société bruyante. La comtesse demanda si Berthe la prenait pour une marâtre capable de laisser ses enfants privés de sa surveillance, et ajouta qu'elle n'irait pas seule à Vaux. Le médecin, consulté par la marquise, déclara que les nerfs d'Edmond réclamaient le calme et le silence autour de lui, et que d'ailleurs les enfants eux-mêmes ne seraient peut-être pas impunément témoins de ses accès. Berthe en informa sa mère, en la priant de venir la voir. Mais la comtesse trouva fort mauvais que sa fille osât opposer au désir maternel des égards pour le

marquis; elle n'accepta point, sous prétexte d'affaires.

Et il lui en survint, en effet. Son fils aîné fit à Clermont-Ferrand la connaissance de trois touristes. Il les engagea à pousser jusqu'à Riom et il les presenta à sa famille. Ses sœurs Eugénie et Clémentine étaient plus belles encore qu'Anna. Le comte de Narestan, qui se qualifiait lui-même de vieil enfant, pour excuser sa joviale insouciance, crut pouvoir, sans péril pour sa liberté, déposer ses hommages aux pieds d'Eugénie. Peut-être ne les aurait-elle pas acceptés, mais sa mère le fit à sa place, et le comte fut pris au piège, ce qui le tourmenta bien un peu à cause de sa fortune chancelante, tout en flattant au plus haut point sa vanité. La comtesse d'Oisebras ne parvint pas aussi vite à son but avec le chevalier de Merry. Le chevalier, jeune homme sérieux, éprouvant une inclination vraie pour Clémentine, voulait s'assurer de la sienne avant de demander sa main. Ce temps d'épreuve fut un temps d'indicible agouisse pour la comtesse, qui craignait de voir échapper ce parti, excellent sous tous les rapports. Enfin le chevalier se déclara. Les deux sœurs furent mariées le même jour, et les deux couples partirent immédiatement pour Vaux. Berthe leur en fit les honneurs avec autant de naturel que de cordialité, et ils la quittèrent pleins d'une véritable considération pour elle, comme tous ceux qui la voyaient dans son intérieur.

Berthe vivait depuis quatre ans dans sa retraite monotone, quand la mort du vieux médecin du château vint y faire un grand vide. Il avait passé un quart de siècle à Vaux; aussi se considérait-il et était-il considéré comme un membre de la famille.

Berthe lui prodiguait les attentions les plus délicates, et elle l'entoura d'un dévouement filial pendant sa dernière maladie.

Le grand souci de la jeune marquise était de le remplacer dignement. Elle ne voulait pas d'un homme qui n'aurait pas fait ses preuves, et comment décider un médecin habile à se confiner à Vaux? Après plusieurs tentatives infructueuses, elle trouva un praticien de mérite, disposé, moyennant un traitement énorme, à contracter un engagement provisoire d'un an, dans le but de profiter de ses loisirs pour mettre la dernière main à un ouvrage.

Le docteur Lamoute, modeste et instruit, n'était pas stationnaire comme son prédécesseur. Berthe en fut charmée. Elle avait témoigné maintes fois le désir de voir appliquer à Edmond tel ou tel traitement dont elle entendait dire des merveilles. Son vieux médecin, investi de toute sa confiance, avait constamment répondu : « C'est pur charlatanisme; la maladie du marquis est comme la mort: elle défie tous les remèdes. »

Sans prétendre qu'une guérison fût probable, le docteur Lamoute se fit un devoir d'appeler l'attention de la marquise sur les eaux de Vichy, dont la vertu fortifiante pourrait améliorer la santé du malade. Berthe pesa mûrement cette opinion, qui s'accordait fort avec la sienne. Cependant elle fremit tout d'abord à la pensée de paraitre avec son mari dans le monde des eaux. Puis elle eut honte de cette faiblesse. Fi donc ! avoir peur de la curiosité des indifférents ! Et impossible d'envoyer Edmond à Vichy seul avec le médecin. Trop accoutumé à la société de sa femme pour se séparer d'elle volontairement, il aurait demandé pourquoi elle ne

l'accompagnait point, et elle aurait dû lui avouer qu'elle rougissait de lui; car elle n'avait pas l'esprit fertile en prétextes.

La question resta pendante tout l'hiver, et ce ne fut qu'au retour de la belle saison que Berthe la trancha d'une manière affirmative.

« C'est une grande résolution que je prends là, dit-elle, quand je compare la vie paisible qu'on mène dans notre retraite à la vie incommode d'une ville d'eaux. »

— On échappa à cette inconvénient, répondit le docteur, en louant un peu à l'écart une maison indépendante. Libre alors comme chez soi, on ne fait de connaissances qu'autant que l'on veut, et on les choisit.

Cette perspective rassura Berthe; elle pria le docteur de lui retenir une maison convenable pour trois mois de l'été.

Edmond, chez qui on remarquait depuis quelque temps une légère amélioration tant physique qu'intellectuelle, entreprit ce voyage avec une joie vraiment enfantine; Berthe, au contraire, avec un poids indicible sur le cœur. Il lui semblait rompre, par cette démarche, avec une époque de sa vie, la paisible époque de la resignation, pour entrer dans une ère de vague espérance. Elle s'en voulait de cette anxieuse pusillanimité; elle se répétait sans cesse qu'elle n'avait ni désiré ce changement dans son propre intérêt, ni contraint personne pour l'obtenir en vue d'Edmond.

A Vichy, elle vécut retirée et partagea tout son temps entre la musique, la lecture et la promenade. Elle n'aurait point connu l'ennui si elle avait eu la ressource de longues excursions quotidiennes; mais

elle n'osait pas en faire toute seule, et encore moins en compagnie du docteur, parce qu'ils ne quittaient jamais Edmond tous les deux ensemble. Elle se promenait bien chaque jour avec le marquis à pied et en voiture, mais c'était précisément alors qu'elle se sentait oppressée, comme l'oiseau dans sa cage au printemps. L'hiver, il a supporté avec patience sa captivité, mais voici le renouveau, et il brûle de prendre son essor, et sa prison le paralyse et le torture. Pas de joie pure à côté d'Edmond, puisqu'on ne pouvait faire avec lui échange de pensées et de sentiments.

Le docteur Lamoute ne tarda pas à se lier avec un médecin qui accompagnait aux eaux une riche famille du midi. Puis il fit la connaissance de cette famille elle-même, dont le chef, un vieillard, paralysé depuis peu, mais l'esprit toujours vif et sain, était l'objet exclusif des soins de sa femme et de son fils.

Cette circonstance amena la liaison des deux familles. Les femmes s'intéressèrent l'une à l'autre, et la vieille comtesse de Tremcourat se presenta chez Berthe, un matin, pour lui demander si elle était contentée de la cure du marquis. Berthe répondit avec un calme mélancolique. Ce calme, qui n'était pourtant pas de l'indifférence, frappa d'une extrême surprise la comtesse, ballottée, elle, entre l'espoir et le découragement, et en proie à une poignante inquiétude. En rentrant, elle parla beaucoup à son mari et à Cyrille, leur fils, de cette jeune femme extraordinaire.

« Ma mère, dit l'ardent Cyrille, je n'aime pas ces statues de marbre, chez qui le cœur oublie de battre et le sang de circuler. Votre récit m'a singulièrement refroidi pour elle, car j'étais en bonne voie de